

Jeune femme

Ein Film von Léonor Serraille



Startdatum D-CH: 26. April 2018

«Caméra d'or» / Bestes Erstlingswerk, Cannes 2017

Spielfilm, Belgien, Frankreich 2017, DCP, Farbe, 97 Min.,
Sprache: Französisch

Verleih: cineworx gmbh • +41 61 261 63 70 • info@cineworx.ch • www.cineworx.ch

Presse: Rosa Maino • mail@prosafilm.ch • +44 296 80 60

Inhaltsverzeichnis

Hinter der Kamera	2
Vor der Kamera	3
Synopsis	4
Zum Film	5
Interview mit Regisseurin Léonor Serraille	6
Regisseurin Léonor Serraille	12
Schauspielerin Laetitia Dosch	13
Pressestimmen	14

Hinter der Kamera

Regie und Drehbuch

Léonor Serraille

Produzentin

Sandra Da Fonseca

Ko-Produzenten

Bertrand Gore

Nathalie Mesuret

Kamera

Émilie Noblet

Schnitt

Clémence Carré

Casting

Youna De Peretti

Ton

Anne Dupouy

Tongestaltung

Marion Papinot

Tonmischung

Niels Barletta

Regieassistentz

Maxime L'Anthoen

Scripte

Anaïs Sergent

Decors

Valérie Valéro

Maske

Géraldine Belbeoc'h

Kostümdesign

Hyat Luszpinski

Musik

Joulie Roué

Eine Produktion von

Blue Monday Productions

mit Unterstützung von

Centre national du cinéma et de l'image
animée - Arte Cofinova 12

Cinémage 11 - La région Île-de-France - La
Ruche Studio - Cofinova 9

Vor der Kamera

Paula

Joachim

Ousmane

Yuki

Mutter von Paula

Mutter von Lila

Lila

Ärztin

Laetitia Dosch

Grégoire Monsaingeon

Souleymane Seye Ndiaye

Léonie Simaga

Nathalie Richard

Erika Sainte

Lilas-Rose Gilberti Poisot

Audrey Bonnet



Synopsis

Paula, eine junge Frau Anfang 30, irrt mit einer Katze auf dem Arm und nichts in den Taschen ziellos durch Paris. Von ihrem langjährigen Freund wurde sie rausgeworfen, ihre Mutter will sie nicht sehen und Freunde scheint sie keine zu haben. Doch Paula lässt sich nicht unterkriegen: Sie organisiert sich einen Job als Kindermädchen und findet so, quasi als Bonus, noch eine Unterkunft in einem bescheidenen Dachzimmer. Als sie zusätzlich als Verkäuferin für Damenunterwäsche eingestellt wird, scheint sie ihr Leben vollends wieder in den Griff zu kriegen. Wenn nur nicht schon wieder neue Probleme vor der Tür stehen würden...

JEUNE FEMME ist eine ungewöhnliche Dramödie, eine furiose One-Woman-Show der jungen Schweizerin Laetitia Dosch, die den Film von der ersten Szene an trägt. Kritik und Jury in Cannes waren zu Recht vollkommen begeistert.



Zum Film

Die Entstehungsidee des Filmes war eine sonderbare Frau darzustellen, die der Einsamkeit einer grossen Stadt und der kargen Zeit des Winters konfrontiert ist. Ich finde widersprüchliche Charaktere sehr interessant, denn sie sind ständig einsatzbereit. Es scheint mir, dass sie uns überraschen und uns gleichzeitig destabilisieren, denn auch wenn sie nicht gerade leicht zu handhaben sind, sind sie voller Zärtlichkeit. Ich fühle mich an diese starken und doch verletzlichen Temperamente, die von ihren Fehlern sublimiert werden, gebunden.

Paula ist aufgetaucht und mit ihr dieses Szenario dieses Filmportraits oder «Filmcharakters». Ich wollte ihren chaotischen Weg in einem manchmal feindseligen, manchmal einladenden zeitgenössischen Paris zeigen. Eine Frau mit einem solch starken Charakter zieht uns in ihren Bann und entwischt diesen turbulenten Situationen schlussendlich mit dem Gefühl der Freiheit.

Es war mir wichtig, dass die Sorgen der gegenwärtigen Paula durchsickern und dass man den Puls ihrer allmählichen Metamorphose spürt; ihr Übergang von Mädchen zu Frau, vom Objekt zum Subjekt.

Die Konstruktion des Filmes ist eins mit der inneren Konstruktion des Charakters. Wie die vielen Häute einer Zwiebel zeichnen sich Paulas «Schichten» durch Begegnungen mit verschiedenen Frauen und Männern ab. Sie drückt ihre Lebensfreude aus, sie benutzt vielfältige Wege zu kommunizieren, sie passt sich an und wagt einen neuen Anfang...

Paula hat die unglaubliche Energie eines Kindes, die Naivität eines Touristen und sucht den richtigen Weg, um sich gut zu fühlen. Sie zeigt Talente auf, die uns oft fehlen: Elan, Humor, Ungehorsam und Freiheit. Es ist diese grosse Spannkraft, die ich filmen wollte.

Léonor Serraille

Interview mit Regisseurin Léonor Serraille

Originaltext

JEUNE FEMME aurait pu s'appeler JEUNES FEMMES : dans l'équipe, les femmes sont à tous les postes : directrice de la photographie, ingénieure du son, monteuse image, monteuse son, décoratrice, compositrice, productrice...

Pour tourner *Body*, mon moyen métrage, j'avais fait appel en grande partie à mes camarades de la Fémis, et comme j'avais apprécié leur travail et l'énergie qui nous réunissait, nous avons continué ensemble. Ce n'était pas un choix délibéré de faire un « casting d'équipe » féminin, mais à l'arrivée, je ressens une grande fierté : il est important que des femmes arrivent massivement à des postes décisifs. Cette particularité nous a énormément apporté sur le tournage. Pour beaucoup d'entre nous, c'était notre premier long métrage, nous étions très enthousiastes, très investies, devant un enjeu qui était presque un peu trop fort pour nous. Nous avons travaillé avec une grande liberté, y compris dans la mise en scène : je parlais plutôt de plans séquences (prolongements naturels de l'écriture pour moi), mais ensuite avec la monteuse nous avons parfois abouti à une tout autre forme, plus cut (comme pour l'entretien d'embauche) : j'ai essayé à chaque étape que tout le monde se sente libre de proposer, de tester. Le rythme de tournage, très intense, nous imposait en permanence de trouver des solutions, de rebondir. Cette façon de travailler était bouillonnante mais libératrice. Le tournage a ressemblé au personnage : il était vivant. Le stagiaire de production ou le machino pouvait tout à coup interpréter un rôle de façon imprévue, et c'était réjouissant, inattendu, moteur.

Cette liberté peut parfois faire penser que certaines séquences relèvent de l'improvisation.

Alors que c'est au contraire un scénario très touffu, détaillé. A l'origine il faisait 140 pages, et comme il fallait éviter l'écueil de la chronique, en réécriture et au montage, on a toujours plus recentré le récit autour de Paula. Je prends beaucoup de plaisir à l'étape de l'écriture, j'ai fait des études littéraires, et je pensais au départ écrire des livres. C'est en séchant les cours et en allant au cinéma assidûment, et en particulier en voyant *Shara* de Naomi Kawase (2003) ou *The Taste of Tea* de Katsuhito Ishii, que je me suis dit qu'il y avait autre chose que les lettres... Mais je conserve un très grand plaisir à écrire les dialogues. Mettre en scène une femme dans la ville ne me suffisait pas, il me fallait inventer un langage à cette personne au début insaisissable mais courageuse. Je voulais aussi faire honneur aux gens qui parlent, qui « l'ouvrent ». Il y a peu d'improvisation, seulement quand certaines scènes l'imposent – je pense aux séquences avec Lila, la petite fille, où le texte est secondaire, et où il faut avant tout saisir un courant fragile, ténu entre Paula et l'enfant ; ou quand une dispute éclate, pour faire « monter la mayonnaise » entre deux personnages. Bien sûr, les actrices et les techniciennes ont aussi fait des propositions, qui m'ont fait sans cesse adapter mon scénario et réécrire mes dialogues ; par exemple Laetitia Dosch a inventé la coiffure originale que Paula trouve chez l'épicier pour dissimuler sa cicatrice

au front ! Mais en général j'ai senti que Laetitia était en demande d'un travail à partir d'un texte précis.

Le film s'ouvre pourtant davantage sur des coups et des grognements que sur un dialogue proprement dit.

Au début, Paula nous agresse, et c'est un défi d'écriture que de construire ce qu'il peut y avoir d'attachant à partir de cette agressivité. J'ai pensé sa trajectoire comme une progression de l'animal à la personne ; elle part d'un manque de contrôle presque bestial, d'une logorrhée, pour atteindre une conscience de soi, une solidité. Au montage, nous avons trouvé un parallèle entre le premier plan de dos, sombre, vitupérant, et le tout dernier plan. Mais l'important, c'est la porosité de Paula, la façon dont elle s'imprègne des rencontres. Elle change comme un caméléon, quitte à essayer des identités, comme quand, dans le métro, Yuki croit reconnaître en elle une amie d'enfance, ou qu'elle se fait passer pour une étudiante en arts plastiques pour se faire engager comme baby-sitter. Même dans ce costume qui n'est pas le sien, elle creuse, elle avance. J'ai voulu que le spectateur puisse être actif dans cette transformation : les ellipses ont été cruciales à toutes les étapes de la fabrication du film. Le personnage surprend, trouve des cheminements inattendus, et parfois, ses comportements les plus exubérants sont ceux qui passent le mieux – j'ai moi-même pu le constater en surjouant à des entretiens d'embauche !



Pensiez-vous a Laetitia Dosch au moment d'écrire JEUNE FEMME?

Non, je n'avais aucune actrice en tête. En la voyant dans La Bataille de Solferino de Justine Triet (2013) et dans des vidéos de ses spectacles sur internet, j'ai eu envie de la rencontrer. Il y avait aussi des résonnances évidentes entre elle et Paula. Mais c'est cette rencontre, dans la vraie vie, donc sa personnalité, qui m'a déterminée à modifier l'écriture du personnage. Déjà en la «googlelisant» j'avais été frappée par les contrastes entre des photos hyper glamour et d'autres pas du tout, ce qui m'avait fait penser au visage si changeant d'Anna Thomson dans Sue perdue dans Manhattan d'Amos Kollek (1997). Je cherchais justement une comédienne qui puisse jouer toutes les couleurs du personnage mais également qui puisse contredire ce qui était écrit. Laetitia a une nature indéfinie, à la fois cash, joyeuse, vivante, mais j'ai aussi vu en elle une tristesse, qui correspond au côté brisé de Paula. Sa fantaisie est un donné, mais l'autre pôle pouvait émerger, il fallait travailler cette matière plus sombre. Elle me fait penser à Patrick Dewaere et Gena Rowlands, elle possède la même capacité être transportée d'un état à un autre, d'une énergie brute à une douceur mélancolique, et cela m'émeut. Laetitia est comme un instrument à mille cordes, elle peut être aussi femme fatale, ou au contraire glaciale, adolescente, petite fille. Elle a des « températures » déstabilisantes. Dans le spectacle de Laetitia, un one woman show intitulé Un Album, elle interprète tour à tour quatre-vingt personnages. Chez Paula, il y a un côté « performeuse » au sens artistique, peut-être parce que quand on n'a plus rien, le moindre acte est un dépassement de soi, une performance.

Cette identité toujours en mouvement vous a-t-elle imposé une forme?

La multiplicité du personnage passait notamment par un travail sur le grain. J'avais jusqu'à présent uniquement filmé en pellicule 16 millimètres ; ma chef-opératrice a collaboré en amont avec l'étalonneur pour trouver la bonne combinaison optiques/ grain avec la camera numérique car elle savait que j'appréhendais ce passage. A toutes les étapes, elle a travaillé sur les teintes, froides et chaudes entre lesquelles Paula est un peu écartelée. Il fallait que l'image ressemble à ce qu'elle vit, et que le montage respire comme elle, fasse corps avec elle, qu'elle puisse dire ou vivre des choses très crues mais glisser dans des décors chaleureux, sensuels, qui sont comme des bains révélateurs de ses visages. Il fallait vibrer comme elle, sans règle ni concept. C'était Paula, le concept.

Il y a pourtant une violence à la grande plasticité du personnage: pour obtenir une place de vendeuse au « Bar à culottes » du centre commercial, elle se laisse relooker, remaquiller...

Oui, c'est à double tranchant : la fragmentation de cette vie urbaine blesse. Il faut adopter des codes, des façons de parler, et mine de rien, travailler toute une journée à vendre des soutiens-gorge, ça joue sur nous, ça déteint. Je l'ai vécu. Mais il ne s'agissait pas pour moi de faire un film autobiographique. Avec Paula, j'avais besoin de revivre cela avec quelqu'un qui rentrerait dans le lard des gens, qui trouverait du plaisir à cette errance. Je suis aussi sensible au fait qu'en tant que femmes, le territoire de la ville ne nous appartient pas de la même façon qu'aux hommes ; il

y a peu de courageuses pour y circuler complètement librement, habillées comme elles le veulent, roulant des mécaniques. Paula est un peu un modèle, en ce sens là...

Il y a des similarités entre cette contrainte qui pèse sur Paula et toutes les femmes, et la façon dont elle-même aborde Ousmane, le vigile noir du centre commercial qui est surdiplômé.

Mon compagnon est noir et il a toujours l'impression qu'on va lui demander ses papiers, qu'il a fait quelque chose de mal... J'avais envie que la question soit dans le film mais en filigrane. Il y a même un soupçon de racisme de la part de Paula quand elle aborde Ousmane pour la première fois en critiquant son costume : elle n'a plus rien, mais elle se croit quand même supérieure à lui. Il doit lui demander le respect.

L'errance de Paula passe par une traversée d'espaces, une multiplicité de décors socialement contrastés, de l'appartement cosu de Joachim à la maison en banlieue de la mère, la chambre de bonne ou l'appartement d'Ousmane é Aubervilliers.

Il y a aussi un décor intermédiaire, le métro, qui est l'espace du hasard, du possible, comme la rencontre avec Yuki, celle avec le jeune homme à cravate, ou encore le moment d'errance où on entend un morceau qui me tenait très à cœur et préexistait au film, Las Vegas Tango de Gil Evans. J'ai écrit le scénario en ayant beaucoup écouté ce morceau de jazz qui passe par une phase dépressive, puis où l'énergie revient, avant un finale d'une grande intensité ; c'était un rêve d'en obtenir les droits pour le film. La musique cherche à épouser le « voyage » dans la ville. Grâce à Paula, chaque rencontre a quelque chose d'un peu magique. On peut les appréhender comme des perles, très différentes, s'enfilant sur un fil, et formant un collier plein de contrastes. Ces rencontres jalonnent la ballade initiatique de la jeune femme avec des atmosphères parfois plus suspendues, oniriques, ou à l'inverse plus explosives, habitées de fantaisie, d'humour.

La traversée de ces milieux occasionne quelques touches satiriques...

Il était important pour moi que le portrait passe par les rencontres avec de vrais personnages secondaires qui participent à sa construction. Ces portraits-dans-le-portrait sont parfois critiques mais de manière discrète. Par exemple le casting a soulevé chez moi des questions « politiques » : pourquoi devrait on choisir un comédien blanc de 50 ans pour incarner le rôle du médecin ? Il fallait que le film soit un prolongement de la vie, et dans la vie, en France, il y a des médecins noirs. C'est le cas du médecin, au début. Quant à la gynécologue, j'ai pensé à demander à Audrey Bonnet de l'interpréter après avoir admiré sa fragilité sur scène. Marie Rémond, Erika Sainte ou Léonie Simaga sont elles-mêmes dans des processus d'écriture, de réalisation, de création; les échanges avec elles étaient augmentés de ce regard-là Nathalie Richard, immense comédienne qui a été ma tutrice à la Fémis et qui interprétait le rôle principal de Body, mon moyen métrage, joue la mère de Paula - à la réflexion, elle a eu une fonction de cette ordre dans ma formation. Cette « matière-là », ces femmes qui interagissent, enveloppe je l'espère presque totalement les aspects de critique sociale. Aussi bien ces actrices que leurs personnages

refusent d'être figés, comme Paula qui, au début, critique la photo d'elle qui a fait connaître Joachim sur la scène artistique.



Quand Paula vit à l'hôtel, elle regarde à la télé *Mirage de la vie* de Douglas Sirk (1959). Est-ce une inspiration?

C'est un moment très fort du film, entre une mère et sa fille. L'autre mère, la blonde, a beau avoir l'argent, les hommes et la gloire professionnelle, elle passe complètement à côté de la relation avec sa fille et s'en rend compte à l'enterrement de la mère noire, qui est pleurée par des dizaines d'amis. Quand j'écrivais l'histoire de Paula, je voulais laisser planer constamment le risque de se tromper, de mal tourner, de prendre le mauvais chemin et finalement de vivre une vie qu'on n'aurait pas dû avoir, une imitation de la vie, qui est le titre original du film de Sirk. Comme la mère noire du film, Paula à la fin n'a pas grand chose, mais ce qu'elle a est vrai, même si ce n'est ni glorieux ni confortable.

Il y a pour moi une poignée de films qui ont directement compté pour *JEUNE FEMME*, en plus de *Sue perdue dans Manhattan*, qui avait aussi marqué ma chef-opératrice : d'autres portraits forts comme *Naked* de Mike Leigh (1992) avec David Thewlis, excellent acteur dont je souhaitais trouver un équivalent féminin, *Wanda* de Barbara Loden (1970), *Une femme sous influence* de John Cassavetes (1975), ou *Claire Dolan* de Lodge Kerrigan (1998) – des personnages de femmes seules mais très dignes, qui ont constitué des repères, y compris des repères de jeu. Mais mes inspirations sont aussi littéraires : j'ai admiré Anaïs Nin, Fitzgerald, Woolf, ou Zola et sa petite vendeuse du *Bonheur des Dames*, plein de romans graphiques comme *Whiskey & New York* de Julia Wertz, au ton désespéré et drôle, que j'ai fait lire à Laetitia.

Pourquoi avoir choisi un titre générique, JEUNE FEMME?

Au tout début de l'écriture, j'avais imaginé que Paula avait été photographiée par Joachim avec un chapeau jaune, et le titre de la photo était jeune femme au chapeau jaune, comme une toile de peintre. Paula questionne cette abstraction figée, qui l'insupporte. Quand le psychiatre lui dit : « Vous êtes une jeune femme libre », l'expression la jette dans une colère violente. C'est aussi la question toute simple que je me suis posée en permanence pendant l'écriture : que signifie être une jeune femme ? On est souvent amenées à entrer dans un cadre, une identité, une définition. Jeune femme, l'expression doit rester libre, volontairement indéfinie. Paula, autant que le film, cherche sa liberté, son identité propre. Mais le titre international, c'est Montparnasse Bienvenue, qui fait honneur au quartier Montparnasse dans lequel Paula travaille, dîne avec Joachim, etc. C'est sur cette place que j'ai vécu à 18 ans en arrivant à Paris, en chambre de bonne. C'est l'ironie du « bienvenue » car Paula n'est bienvenue nulle part, et pourtant elle pousse des portes.

Originaltext Interview, geführt von Charlotte Garson im April 2017

Regisseurin Léonor Serraille



Die junge Französin Léonor Serraille gehört zu den vielversprechendsten Filmemacherinnen ihrer Generation. Sie studierte Literatur, setzte sich jedoch öfters ins Kino als an den Schreibtisch und entdeckte dabei ihre Leidenschaft für den Film. Neben Filmen wie «Shara» von Naomi Kawase und «The Taste of Tea» von Katsuhito Ishii war es vor allem das Werk von John Cassavetes, das sie tief beeindruckt und zum Schreiben von Drehbüchern inspiriert hat. Ab 2009 studierte sie an der FEMIS in Paris («Fondation Européenne pour les Métiers de l'Image et du Son») Drehbuchgestaltung. Nach Abschluss ihres Studiums mit Auszeichnung drehte sie 2016 den mittellangen Spielfilm «Body» mit Nathalie Richard in der Rolle als Pflegerin, die sich mit ihrer Familie zerstritten hat. Daraufhin überarbeitete Léonor Serraille das Drehbuch, mit dem sie ihr Studium abgeschlossen hatte, und verfilmte es selbst. Ihr Film JEUNE FEMME mit Laetitia Dosch in der Hauptrolle lief in Cannes 2017 im Rahmen von «Un certain regard». Er begeisterte das Publikum der Croisette und wurde mit der begehrten «Caméra d'or», dem Preis für das beste Filmdebüt, ausgezeichnet.

Schauspielerin Laetitia Dosch



Die französisch-schweizerische Schauspielerin Laetitia Dosch liess sich am Cours Florents in Paris ausbilden, bevor sie in Lausanne an der «Manufacture – Haute École des arts de la scène» studierte. Sie spielte daraufhin in zahlreichen Kurzfilmen mit, etwa im mehrfach ausgezeichneten «Bam Tchack» (2010) von Marie-Elsa Sgualdo. 2010 war sie in «Complices» von Frédéric Mermoud zu sehen. Drei Jahre später spielte sie mit Vincent Macaigne in «La Bataille de Solférino» von Justine Triet. Auf diesen Karrierestart folgten Rollen in «La Belle Saison» von Catherine Corsini, «Mon Roi» von Maiwenn, «Keeper» von Guillaume Senez und «Les Malheurs de Sophie» von Christophe Honoré, und unlängst zeigte sie in JEUNE FEMME von Léonor Serraille ihr ganzes Talent. Parallel zu ihrer Filmkarriere trat Laetitia Dosch auch im Theater auf, etwa in den Shakespeare-Stücken «Measure for Measure» und «The Taming of the Shrew» sowie in experimentellen Gruppenkreationen. Sie entwickelte auch eigene Stücke, wie die One-Woman-Show «Laëtitia fait péter» und das von der Schweizer Kabarettistin Zouc inspirierte «Un Album», das sie weltweit aufführte. Der schreibt sie an einem Duo-Stück für Mensch und Pferd mit dem Titel «Hate».

Pressestimmen

«Eine Tour de Force mit formidabler Hauptdarstellerin.»

TAZ

«Die Rolle der temperamentvollen Paula, die mit ihren langen Haaren, dem roten Mantel und einer Platzwunde auf der Stirn auch optisch eine wahre Titelheldin ist, ist Laetitia Dosch wie auf den Leib geschnitten.»

UNCUT

«Der Film ist pures Frankreich in Ton und Atmosphäre – ein Liebesbrief an Paris, geschrieben mit einer Mixtur aus Rotwein, Blut und Katzenfutter.»

LITTLE WHITE LIES

«Als Gewinner der Caméra d'or in Cannes überrascht Léonor Serailles Film JEUNE FEMME mit diesem strahlenden Portrait einer modernen Frau.»

LE PARISIEN